

DU PÔT LEGAL  
Indre & Loire  
116  
1851

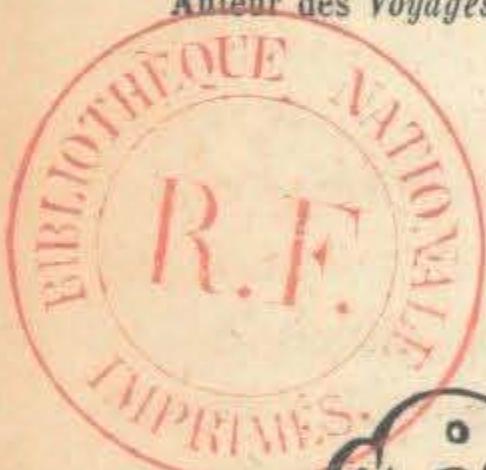
# VOYAGES EN ABYSSINIE ET EN NUBIE

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

PAR HENRI LEBRUN

Anteur des *Voyages au Pôle nord, dans l'Afrique centrale, etc.*

CINQUIÈME ÉDITION



TOURS

AD MAME ET C<sup>IE</sup>, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1851

Aussitôt que la mouche paraît et qu'on entend son bourdonnement, tous les bestiaux cessent de paître et courent égarés dans la plaine jusqu'à ce qu'ils tombent morts de terreur, de fatigue et de faim. On ne peut remédier à ce fléau qu'en se hâtant d'abandonner la terre noire et de conduire les troupeaux dans les sables, où on les laisse pendant toute la saison des pluies, leur cruel ennemi n'osant jamais les poursuivre jusque-là.

Ce qui rend le pasteur capable de faire ces longs et pénibles voyages au travers de l'Afrique, c'est le chameau, que les Arabes nomment pompeusement le *navire du désert*. Mais bien qu'il soit d'une grande taille et d'une force étonnante, que sa peau soit très-épaisse et défendue par un poil dur et serré, il lui est impossible d'endurer les piqûres du zimb; et dès qu'il paraît, il ne faut pas perdre de temps pour mener les chameaux dans les sables; car, s'il est attaqué par la mouche, son corps, sa tête et ses jambes se couvrent de grosses tumeurs qui s'excorient, se putréfient, et font bientôt périr le malheureux animal. L'éléphant et le rhinocéros qui, en raison de leur masse énorme, ont besoin chaque jour d'une grande quantité de pâture et d'eau, ne peuvent pas fuir dans le désert; mais ils se roulent dans la vase, qui, en se desséchant, forme une espèce de cuirasse, et les rend capables de résister à leur ennemi ailé.

La basse Abyssinie est nue et brûlée par le soleil;

mais, au delà des montagnes, l'élévation du sol et l'abondance des eaux assurent à la haute Abyssinie un climat bien plus doux que sa situation dans la zone torride ne semblerait le comporter. La neige et la grêle n'y sont même point rares. Ce pays est placé tout entier dans les limites des pluies tropicales, et est sujet aux violents orages dont elles sont toujours accompagnées.

La végétation est magnifique presque partout; plusieurs cantons sont couverts de forêts; dans certaines vallées, on rencontre des bois naturels de limoniers et de citroniers; les câpriers, les figuiers, les tamariniers et diverses espèces d'acacia croissent dans les contrées moyennes; on y trouve le cafier à l'état sauvage. L'aspect de la verdure rappelle fréquemment l'Europe, et la vue se repose souvent, comme chez nous sur des vignes, des chèvrefeuilles, des rosiers. Dans les champs les habitants cultivent le froment, l'orge, le millet, le tef, et une espèce de bananier. Ils ont aussi de beaux jardins plantés d'arbres à fruits, de légumes, de fleurs les plus belles et les plus suaves.

Les animaux y sont très-variés. Dans les vallées basses et boisées, on trouve des éléphants et des rhinocéros à deux cornes, comme ceux du Cap; il paraît que la girafe n'est pas étrangère à l'Abyssinie, mais on ne sait pas au juste dans quelle partie elle habite. Dans les provinces du midi il y a des zèbres; mais ils sont farouches et rares. Les lions, diverses

Agous rassemblent les os et les brûlent dans l'endroit même où ils font leur festin. Puis ils prennent la tête, la portent au fond de la caverne, et là ils accomplissent plusieurs cérémonies que personne ne voulut révéler à Bruce.

Le choum se nommait Kefla-Abay, ou serviteur du fleuve ; sa charge était, disait-il, dans sa famille depuis le commencement du monde. Agé de soixante-dix ans, il portait une barbe longue, quoique peu touffue, ornement très-rare en Abyssinie, où la plupart des hommes n'ont pas de poil au menton ; il avait pour vêtement une peau attachée au milieu du corps par une large ceinture ; par-dessus était un manteau auquel tenait un capuchon, dont il se couvrait la tête ; ses jambes étaient nues, mais il avait des sandales pareilles à celles que l'on voit aux statues antiques, et il les quittait toujours lorsqu'il approchait de la source. Les habitants boivent l'eau du Nil, mais ne l'emploient à aucun autre usage ; ils se servent de celle d'un ruisseau voisin.

Quoique les invasions fréquentes des Galla aient diminué les forces des Agous, cette nation est l'une des plus nombreuses de l'Abyssinie, et ses richesses surpassent de beaucoup sa puissance. Ce sont eux qui fournissent à Gondar le bétail, le miel, le beurre, le froment, les cuirs, la cire, etc. Ils vendent également aux Changalla l'excédent de leurs provisions et les articles qu'ils rapportent de la

capitale ; ils en reçoivent en échange des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, du tibbar (1), et une grande quantité de coton extrêmement fin ; ils en tirent aussi, soit par le commerce, soit par la force, des esclaves, qu'ils vendent aux marchands de Gondar. Les vêtements des Agous sont tous de peaux qu'ils préparent par des procédés particuliers ; ils se couvrent de ces vêtements pour se préserver du froid et des pluies ; les plus jeunes vont presque nus. Les mères portent leurs enfants sur leur dos ; elles n'ont pour vêtement qu'une espèce de chemise qui leur tombe jusqu'aux pieds, et qu'elles attachent par une ceinture au milieu du corps. Le bas de cette chemise est fait comme un double jupon ; elles en retroussent un sur leurs épaules, et elles l'attachent sur leur poitrine avec une brochette de bois ; c'est dans ce jupon qu'elles portent leurs enfants.

Le 10 novembre, Bruce quitta Geesh. « Je pris congé, dit-il, de Kefla-Abay, le vénérable prêtre du plus célèbre fleuve du monde ; il me recommanda avec la plus grande ferveur aux soins de son dieu ; tous les jeunes gens, armés de lances et de boucliers, m'accompagnèrent jusqu'aux limites de leur territoire et aux frontières de ma petite souveraineté. » Son retour s'opéra sans aucune circonstance remarquable, et huit jours après il était à Gondar.

(1) Or très-pur en petits grains ronds.

## § III. Voyage de Gondar à Sennaar.

Bruce partit le 26 décembre 1771, emmenant avec lui trois Grecs, un Cophte, un vieux janissaire qui avait conduit le dernier abouna, et quelques mulettiers ; il était joyeux de quitter un pays où il ne pouvait plus demeurer sans crainte pour sa sûreté. Le 1<sup>er</sup> janvier, il arriva au village de Tcherkin, appartenant à son ami Ayto-Confu, et il eut une surprise bien agréable en y trouvant ce jeune prince, Ozoro-Esther, sa mère, et plusieurs de ses amis intimes. Quelque hâte qu'il eût de continuer sa route, il ne put se dispenser de demeurer plusieurs jours au milieu des seules personnes qu'il regrettât de laisser en Abyssinie.

« Les environs de Tcherkin sont remplis, dit-il, de gibier de toute espèce ; il y a aussi beaucoup d'éléphants, de rhinocéros, et de buffles qui, pour la forme, ne diffèrent en rien des buffles d'Europe, mais qui sont infiniment plus féroces et plus dangereux. Il y a même une chose très-remarquable, c'est que, contre l'ordinaire des animaux qui ne sont point carnivores, ils attaquent les voyageurs et les chasseurs, et il faut beaucoup d'adresse pour leur échapper. Il semble en même temps qu'ils ne cherchent que leur aise et leur plaisir. Couchés à l'ombre des arbres les plus épais, au bord des eaux, dont ils font souvent usage, ils dorment profondé-

ment pendant le jour. La chair de ces animaux est excellente quand elle est grasse ; mais celle du mâle est dure, maigre, et d'un goût désagréable.

« Ayto-Confu, ardent amateur de la chasse, me proposa d'assister à une grande partie, ce que j'acceptai volontiers. Nous étions une trentaine de sa suite, mais nous fûmes joints par un autre groupe de cavaliers et de gens de pied, dont la principale occupation est la chasse de l'éléphant. Ces gens vivent continuellement dans les bois, et ne se nourrissent que de la chair des animaux qu'ils tuent, principalement de l'éléphant et du rhinocéros. Ils sont extrêmement adroits, légers et agiles. Leur peau est très-brune ; mais très-peu d'entre eux l'ont tout à fait noire ; leurs cheveux ne sont point laineux, et leurs traits ressemblent assez à ceux des Européens ; on les nomme les *agagéer*. Ce mot, qui vient d'*agar*, signifie couper le jarret avec une arme tranchante, ou plutôt couper le tendon du talon ; et il caractérise véritablement la manière dont on tue les éléphants, ce qu'ils exécutent ainsi qu'on va le voir.

« Deux hommes absolument nus montent un cheval ; ils sont absolument nus, parce qu'il ne faut pas que le moindre haillon puisse les faire accrocher par les branches des arbres et des buissons, quand ils veulent fuir devant leur vigilant ennemi. Un des cavaliers, placé sur le devant du cheval, tient un bâton court de la main droite, et de l'autre

la bride qu'il manie attentivement. Son camarade, en croupe derrière lui, est armé d'un large sabre, dont il tient la poignée dans sa main gauche. Quatorze pouces de lame sont bien recouverts avec de la ficelle; ainsi il peut prendre cette partie de la lame avec la main droite, sans courir risque de se blesser, et, quoique cette lame soit tranchante comme un rasoir, il la porte sans fourreau.

« Dès qu'on a découvert l'éléphant occupé à bronter, l'homme qui conduit le cheval s'élance droit à lui, le plus près possible, ou, s'il fuit, il traverse devant lui dans toutes les directions en criant : « Je suis un tel; voilà mon cheval qui porte tel nom; j'ai tué votre père dans tel endroit et votre grand-père dans tel autre; à présent je viens vous tuer; vous n'êtes qu'un âne en comparaison de vos pères. » Le cavalier croit réellement que l'éléphant comprend ces paroles, parce que l'animal, irrité du bruit, cherche à frapper avec sa trompe l'objet qui l'importune, et, au lieu de se sauver comme il pourrait en fuyant, il poursuit le cheval qui tourne et retourne sans cesse autour de lui. Après avoir ainsi fait tourner deux ou trois fois l'éléphant, le cavalier galoppe tout auprès de lui, et en passant laisse glisser son compagnon, qui, tandis que l'éléphant est occupé du cheval qui passe devant lui, donne adroitement un coup de son sabre sur le haut du talon, et lui coupe le tendon qui, chez l'homme, est appelé le *tendon d'Achille*.

« C'est là le moment difficile, car il faut qu'aussitôt le cavalier revienne en arrière pour reprendre son compagnon qui s'élance sur la croupe du cheval ; ils poursuivent alors avec une extrême vitesse les autres éléphants, s'ils en ont fait écarter plus d'un du troupeau ; et quelquefois un habile agagéer en tue jusqu'à trois de la même bande. Si le sabre est bien affilé, et que l'homme n'ait pas peur en donnant son coup, le tendon est entièrement séparé, ou, s'il ne l'est pas, le poids de l'animal a bientôt achevé de le casser. L'éléphant, ne pouvant plus avancer d'un pas, tombe bientôt sous les coups de javeline des cavaliers, et expire en perdant tout son sang.

« Quelque adroits que soient ces chasseurs, l'éléphant les saisit quelquefois avec sa trompe, et d'un seul coup, terrassant le cavalier et le cheval, il lui met le pied sur le corps et lui arrache tous les membres les uns après les autres. Beaucoup de chasseurs périssent de cette manière. En outre, dans le temps où l'on fait la chasse, la terre est tellement desséchée par le soleil, qu'il y a beaucoup de crevasses, et qu'il est très-dangereux de courir à cheval.

« Quand l'éléphant est mort, on coupe toute sa chair en aiguillettes aussi minces que les rênes d'une bride, et on suspend ces aiguillettes aux branches des arbres, où elles sont bientôt desséchées par le soleil. Après quoi les agagéers les serrent sans les saler et s'en nourrissent pendant la saison des pluies. »

Dans cette chasse, on tua trois éléphants et un rhinocéros ; Bruce abattit un buffle d'un coup de fusil ; Ayto-Confu fit couper la tête de l'animal, il en fit bien ôter toute la chair, après quoi il la suspendit dans sa galerie parmi des trompes d'éléphants et des cornes de rhinocéros, et mit au-dessous cette inscription : « L'yagoubé tua ce buffle aux bords du Bédoui. »

Le 15 janvier, Bruce dit à ses amis un éternel adieu, et se mit en route pour le Ras-el-Fil. Le 17, il arriva au premier village de ce territoire ; aussitôt qu'il fut campé, il envoya un émissaire à Gimbaro, erbab ou chef de ce district, qui lui répondit insolument. Notre voyageur, dont la patience n'était pas la vertu dominante, mit une paire de pistolets à sa ceinture, prit un fusil armé d'une baïonnette, et, se faisant suivre de deux hommes armés chacun de deux pistolets et d'une grosse carabine, il se rendit auprès de l'insolent erbab ; il le trouva dans une grande chambre garnie tout autour de têtes et de trompes d'éléphants, ainsi que de têtes de rhinocéros, d'hippopotames et même de girafes ; on voyait en différents endroits de grandes peaux de lions étendues à terre en guise de tapis. Quand il entra, il aperçut l'erbab n'ayant pour tout vêtement qu'un petit morceau de toile autour des reins. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, et il était gros en proportion ; il avait la peau très-noire, le nez aplati, les lèvres épaisses, les cheveux laineux, et

Incapables de perfectionner les produits de leur industrie, les Abyssiniens ont senti la nécessité d'établir des relations commerciales avec les autres parties du globe, afin de se procurer divers objets manufacturés qui leur manquaient.

Dès que les pluies sont écoulées, c'est-à-dire au commencement du mois d'octobre, plusieurs caravanes partent de Gondar pour se rendre à Massaouah, où se fait tout le commerce extérieur. Autrefois les marchands allaient jusqu'en Syrie ; aujourd'hui bien peu osent s'aventurer sur mer.

Les caravanes conduisent environ mille esclaves par an : elles portent également de l'or, du musc, des cuirs, du café supérieur à celui de l'Hyémen, des cornes de rhinocéros et des défenses d'éléphant. Les divers gouverneurs des provinces que les caravanes parcourent, imposent fortement les marchandises et les esclaves : ceux-ci payent environ vingt-cinq francs de droits par tête, et le seul gouverneur de Massaouah exige de plus vingt francs pour un esclave mâle, et vingt-cinq pour une femme. Les esclaves coûtent à Gondar environ cinquante francs, quel que soit leur sexe, et on les vend deux cents à deux cent cinquante francs à Massaouah.

Les commerçants de la capitale envoient aussi dans le Sennaar des caravanes qui amènent annuellement plus de deux mille esclaves ; mais il en meurt beaucoup, surtout dans les pays sujets à la petite vérole.

des nouvelles de Sennaar qui lui faisaient craindre une insurrection ; et comme il était déjà harcelé de tous côtés par les tribus nègres de Bertaat, le 10 février il donna ordre de rétrograder. « Cette nouvelle, que je m'empressai de porter à M. Letorzec, ne l'émut que faiblement ; toujours persuadé qu'il ne reverrait plus la France, il ne songeait en ce moment qu'aux fatigues du long trajet qu'il aurait encore à faire sur ce sol étranger. La fièvre le consommait de plus en plus, sans que je pusse lui procurer le moindre soulagement ; aucun remède ne semblait agir sur lui. Quant à moi, vainqueur des fatigues et de l'influence des climats divers, j'oubliais, comme le conquérant Ismayl, que nous avions franchi un espace de huit cents lieues au delà d'Alexandrie ; mais comme lui aussi je devais reconnaître que la Providence avait placé ici une barrière qu'il nous était interdit de dépasser. Eh ! ne devais-je donc pas m'estimer heureux d'avoir pu atteindre jusqu'au 10° de latitude ; d'être, avec mon infortuné compagnon de voyage, les seuls de nos contemporains d'Europe qui eussions étendu nos recherches jusqu'aux contins méridionaux de l'Abyssinie ? Avant de quitter Singué, je voulus que mes regards au moins parcourussent, aussi loin qu'ils pourraient s'étendre, les régions dont l'inexorable destin nous interdisait l'accès : je montai sur une éminence, et là, avec ma longue-vue, je cherchai à découvrir le lieu où mon imagination plaçait les sources du

fleuve Blanc; efforts inutiles! Cessant alors de contempler l'horizon, qui ne m'offrait qu'un amas confus de vapeurs, je gravai profondément sur le roc le nom de la France. »

Caillaud avait eu plus d'une fois l'occasion d'observer les Arabes de la Nubie et du Sennaar; il en retrouva encore dans le Fazoql, et voici ce qu'il dit sur ces peuplades intéressantes: « Partout ces Arabes sont intelligents et laborieux; ceux de la presqu'île de Sennaar se livrent avec activité au commerce; ce sont eux qui se procurent de première main la gomme, l'ivoire, les plumes d'autruche, le tamarin et autres marchandises. Ils sont doux, laborieux, et supportent avec constance les fatigues des fréquents voyages qu'ils font pour acheter et pour vendre. Les Arabes du Fazoql voyagent ordinairement sur des bœufs qui portent aussi leurs marchandises; ils leur attachent une bride au nez, et les stimulent à l'aide d'un bâton garni d'un aiguillon au bout. Leur armement consiste dans la lance et le bouclier en losange, en peau de girafe. Ils ont à la main une houlette ou petit bâton recourbé par une de ses extrémités. Ces nomades font une chasse assidue aux girafes, aux rhinocéros, qui sont rares, et aux éléphants; ils prennent ces derniers comme au Sennaar, en les faisant tomber dans des pièges. Quant aux autruches, ils dressent des chiens qui les poursuivent et les fatiguent à la course; le cavalier qui les

suit, saisit l'animal lorsqu'il tombe de lassitude. »

Le 18 février, Caillaud et Letorzec se séparèrent du pacha, et, pendant que le prince revenait au Sennaar par terre, ils s'embarquèrent sur le Nil. « Entraînés par le courant et par l'impulsion des rames, nous fendions avec rapidité la surface des eaux ; l'agitation que produisait le battement cadencé des avirons, le bruit des chants joyeux de nos Arabes, portaient le trouble jusqu'au fond des retraites humides des hippopotames alarmés, qui sortaient par troupes sur notre passage, en faisant entendre de longs mugissements ; les singes, les pintades semblaient exprimer, par leurs postures et par leurs cris, la surprise qu'ils éprouvaient à la vue d'un spectacle jusque alors inconnu dans ces solitudes.

« Le 20, notre barque se trouva engagée dans une cataracte dont les rochers, ne laissant entre eux qu'une passe de trente pieds, s'élevaient de plus de douze pieds au-dessus des eaux. Quinze hommes, sautant de rocher en rocher, maintenaient notre embarcation à l'aide de deux cordages, et l'empêchaient de céder à la violence du courant. Nous n'avions pas, au premier coup d'œil jugé ce passage très-dangereux, et cependant nous fûmes à la veille d'éprouver ici le sort dont Mungo-Park avait été victime sur le Niger. Après avoir circulé péniblement pendant une demi-heure à travers les détours de ce dédale périlleux, la barque toucha rudement